

MASSITISSI

ET NOS AMIS ELLENBERGER

On sait que cette station, qui avait été fondée par M. et Madame Ellenberger, en très grande partie pour les Bapoutis et leur chef Morosi, a été mise en danger par la lutte de ce chef avec le gouvernement anglais. Nous avons été jusqu'ici sans nouvelles directes et positives de nos deux chers missionnaires et de leur troupeau, mais nous savions que leur position était inquiétante.

Une lettre que Madame Ellenberger s'est empressée d'adresser à ses enfants demeurant à Paris, dès que les communications postales sont redevenues possibles, nous apprend aujourd'hui par quelles angoisses nos amis ont passé et de quels soins le Seigneur les a entourés.

Massitissi, le 17 mars 1879.

Mes bien-aimés enfants,

Au lieu d'avoir à vous parler de la dédicace de notre chapelle, j'ai à vous annoncer qu'elle n'a pas eu lieu par suite de la guerre qui a éclaté entre notre vieux chef Morosi et le gouvernement britannique. — Un des fils de notre chef, Doda, était allé chez les blancs pour y voler des chevaux ; le magistrat anglais de notre district jugea le cas, et comme ce n'était pas le seul tort que l'on eût à reprocher à Doda, celui-ci fut condamné à quatre ans de travaux forcés. Morosi ne put se faire à l'idée qu'un de ses fils travaillât sur la voie publique et subit une si longue peine. Il envoya de nuit quelques-uns de ses gens pour forcer la porte de la prison et en faire sortir tous les condamnés qui étaient au nombre de sept, dont trois étaient ses propres fils. Le magistrat, M. Austen, se récria ; il envoya chez Morosi pour lui faire

part de ce qui s'était passé, et en même temps pour le prier de chercher les coupables et de les rendre à la justice. Morosi fit semblant d'ignorer l'évasion des prisonniers ; il convoqua même une assemblée en deux endroits différents de son petit territoire, enjoignant à tous ceux qui connaîtraient la trace des voleurs d'en informer M. Austen et sa police. Mais voici que, sur ces entrefaites, l'un des échappés fut repris à Mata-tiéle où il s'était réfugié ; on en communiqua de suite la nouvelle, et par le moyen de cet homme, et plus tard par d'autres, on découvrit que c'était Morosi lui-même qui avait envoyé des gens, et que l'un de ceux-ci était monté sur son propre cheval pour aller défoncer la porte de la prison et faire évader, au moyen d'autres chevaux amenés pour la circonstance, tous les prisonniers qui se trouvaient là.

Le gouvernement demanda à Morosi de livrer non plus seulement les prisonniers, mais encore ceux qui les avaient fait fuir. Il prétendit ne rien savoir, ni des uns ni des autres. Les choses s'envenimèrent ; nos Bapoutis prirent une attitude hostile ; on en référa aux Bassoutos dans la personne de Letsié, fils aîné de Moshesh et successeur de son père. Celui-ci envoya plusieurs fois divers officiers, voire même son fils aîné, Lérotholi, pour tâcher d'arranger les affaires et ainsi pacifier les deux partis. Ce fut peine inutile. Depuis lors, on ne parla que d'armées, que d'espions, que d'alliés, que sais-je encore ? Un beau matin, c'était le dimanche 26 février, votre père et notre cher ami de Genève, M. Vernet, étaient partis pour Komokomong, une de nos annexes, et Philémon, un de nos évangélistes indigènes, tenait ici le service en plein air, lorsque nous vîmes s'arrêter, à quelques pas de nous, le magistrat, M. Austen, quelques marchands des environs et la police noire appartenant à la magistrature. Tous étaient montés à cheval. En l'absence de votre père, on demanda à me parler. M. Austen me dit alors qu'il avait vu papa et M. Vernet, le matin, et qu'il venait prendre congé de moi. Sa place, disait-il, était devenue intenable, il savait

que Morosi avait résolu de se battre, que cette même nuit il devait, avec une armée, fondre sur la magistrature et qu'il croyait agir avec prudence en se retirant. En faisant cela, il nous laissait, nous et nos chrétiens de Massitissi et de nos annexes, à la merci d'un peuple dont nous ignorions les sentiments et les projets. Nous n'avions cependant pas peur, car ce beau verset qui, pour nous, s'était déjà montré si vrai, revint de suite à notre esprit : « Mieux vaut se confier en l'Éternel que de se reposer sur les principaux d'entre les peuples. » (Ps. cxviii, v. 9.) Une fois le magistrat parti, les Bapoutis commencèrent à agir ouvertement. Ils dévalisèrent les magasins, enfoncèrent et pillèrent la magistrature, prirent du bétail appartenant à de paisibles indigènes, et commandèrent aux femmes et aux enfants de quitter leurs villages pour aller se réfugier dans les antres et les montagnes. Ils formèrent ensuite des camps non loin de Massitissi, et ordonnèrent à tous les hommes de se joindre à eux sous peine de se voir enlever tout leur bétail et pis encore. Votre père avait déjà, et à plusieurs reprises, dit aux chrétiens quelle devait être leur ligne de conduite dans toute cette affaire. Ils devaient rester fidèles au gouvernement que Moshesh leur avait légué et que Morosi avait accepté ; d'autant plus que les fils de leur chef s'étaient rendus coupables de vol.

Grâce à Dieu, nos chrétiens sont sortis victorieux de cette lutte. Les menaces ne leur ont cependant pas manqué, car Morosi et ses fils ne pouvaient comprendre la neutralité de nos gens. Plutôt que de se joindre aux Bapoutis, ils ont préféré s'armer pour se défendre au besoin et passer les nuits dans un de nos hangars.

Le jour où nous avons failli souffrir le plus, le fils du chef Letsié, de Morija, passa dans la station avec une troupe de gens ; il donna des ordres très précis pour que l'on nous respectât nous et nos gens, et pour que le bétail de nos chrétiens fût conduit en lieu sûr. Les blancs et les noirs nous conseillèrent plusieurs fois de quitter Massitissi, mais votre

père et moi n'avons jamais voulu consentir à la chose, sachant parfaitement que notre devoir était de rester ici ; d'ailleurs que seraient devenus nos enfants en la foi, si nous les avions lâchement abandonnés au moment du danger? — Les troupes anglaises, au nombre de quatre cents hommes, entrèrent dans le pays le lundi 17 mars, elles étaient suivies d'environ deux mille Bassoutos ; ceux-ci sont les alliés des blancs, et sont venus dans notre district avec eux pour se battre contre les Bapoutis, qui, jusqu'alors, avaient été leurs vassaux. — M. Griffith, le commandant en chef des armées, le colonel Southey et d'autres dignitaires sont venus nous voir dans notre caverne ; quelques-uns y ont diné, d'autres y ont goûté. Ces messieurs ont été très bons, nous promettant aide et protection pour nous et tous nos chers chrétiens. — Mais il y avait l'arrière-garde, quinze wagons contenant des munitions et les bagages des blancs. Ceux qui conduisaient et escortaient les voitures n'ont pas été aussi scrupuleux que M. Griffith et les autres, car ils ont dételé près d'un village de chrétiens, ils y ont mis le feu et ont fait paître leurs bœufs dans les magnifiques champs de maïs et de sorgho, de ces pauvres gens. Votre père, M. Vernet et moi, nous avons compté trente et une maisons brûlées, un wagon appartenant au vieux Klaas a été jeté par des Bassoutos et des blancs dans un ravin. — Nous avons expédié de suite un messenger à M. Griffith pour l'informer de ce qui venait de se passer, et pour le prier d'user de son influence pour que, désormais, chose pareille ne se renouvelât pas. — Il nous répondit qu'il était outré d'une conduite si peu conforme à ses ordres, et qu'il donnerait des directions plus strictes encore pour que nos chrétiens et leur avoir fussent respectés. — Hier, 19 mars, M. Vernet, votre sœur Clémence et moi, nous nous promenions non loin de la maison, lorsque nous vîmes s'approcher de nous une masse de gens ; comme ceux-ci étaient habillés, nous reconnûmes que c'étaient des chrétiens. Nous allâmes vers eux, et ces pauvres gens nous racon-

tèrent que des Bassoutos les avaient chassés de leur demeure, une de nos annexes, Komokomong, où notre brave catéchiste Simon et sa femme évangélisent depuis environ douze ans. Les femmes venaient se réfugier à Massitissi, les hommes avaient été obligés de fuir; nous ne savons pas encore ce qu'ils sont devenus; quelques-unes de leurs maisons avaient été brûlées, et plusieurs chevaux et moutons enlevés. — Votre père a de suite écrit à M. Griffith pour lui exposer la situation de ces pauvres gens qui, après avoir failli périr parce qu'ils avaient été fidèles au gouvernement, souffraient maintenant de la part de ceux en qui ils avaient eu jusqu'alors confiance. — Nous venons d'apprendre que M. Griffith a fait rendre les chevaux à nos gens de Komokomong et qu'il avisera à ce que nos chrétiens soient respectés, eux et tout ce qui leur appartient. Nous espérons de tout notre cœur qu'il y réussira. — Les gens du village de Massitissi sont partis pour Béthesda où tout est tranquille.

EMMA ELLENBERGER.

NOS TOMBEAUX

(Extrait de la *Petite Lumière du Lessouto*.)

C'est le titre d'un article qui a paru, le 4 avril, dans le journal chrétien de Morija. Cet article, évidemment destiné à raffermir la résolution de jeunes Eglises frappées par les deuils du Zambèze dans leurs plus chères affections, et exposées à se décourager après un début si douloureux, ne manquera pas d'être béni pour elles, et nous espérons qu'il produira les mêmes effets parmi nous. — Voici ce qu'il porte :

Les Eglises du Lessouto ont des pasteurs et des prédicateurs qui font connaître le nom de Jésus-Christ par leurs paroles et par leurs œuvres. Elles ont aussi un journal et des